

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014) et *Macabre retour* (2015). Elle écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013) et *Risque* (XO Éditions, 2015), les quatre premiers tomes, mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 LaffontCanada

TERRIBLE TRAFIC

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD

KATHY REICHS

TERRIBLE TRAFIC

Traduit de l'américain
par Viviane Mikhalkov et Dominique Haas

ROBERT LAFFONT

Titre original :
BONES OF THE LOST

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2013, Temperance Brennan L.P.,
© 2014, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-27000-7

À Susan Moldow,

Éditrice avisée,
amoureuse des chats,
et merveilleuse amie

PROLOGUE

Le cœur battant, j'ai rampé en direction du mur de briques qui formait l'angle du renforcement. J'ai jeté un coup d'œil hésitant.

À nouveau, des bruits de pas. De lourdes bottes sont apparues en haut de l'escalier, accompagnées de deux petits pieds, l'un nu, l'autre chaussé d'un soulier à semelle compensée. Et la descente a commencé.

Par leur démarche bancal, les petits pieds révélaient la faiblesse de leur propriétaire, ce que confirmait la bizarre inclinaison du bas de ses jambes. Manifestement, ses genoux n'étaient pas en mesure de supporter le poids de son corps.

Une flambée de colère m'a embrasée. Cette femme était droguée, et ce salaud l'entraînait sans ménagement.

Quatre marches plus bas, le couple est passé dans un rayon de lune. La femme, en vérité une toute jeune fille, avait des cheveux longs et des membres squelettiques. L'homme la tenait fermement par le cou. De lui, je n'ai distingué que le triangle blanc d'un t-shirt sous son menton et la crosse d'un pistolet au-dessus de la ceinture de son pantalon.

Le couple est retombé dans l'obscurité et, de ces deux corps serrés l'un contre l'autre, je n'ai plus vu qu'une silhouette à deux têtes.

Arrivé à la dernière marche, l'homme s'est mis à tirer et à pousser la fille vers la porte qui donnait sur le quai

de chargement. Elle a vacillé et sa tête s'est mise à balloter comme si elle était montée sur ressort. D'un mouvement brutal, l'homme l'a redressée sur ses jambes.

La fille a refait quelques pas incertains, puis elle s'est raidie, elle a relevé le menton et un cri a rompu le silence. Un cri strident, animal.

Le bras de l'homme a jailli. La silhouette féminine s'est à nouveau figée. Un autre cri m'est parvenu, de douleur cette fois, et la fille s'est affaissée mollement sur le béton.

L'homme, un genou en terre, s'est alors déchaîné sur le petit corps inerte, le coude transformé en piston.

— Ah, tu résistes, salope ?

Son poing s'abattait en cadence. Les coups pleuvaient à un rythme tel qu'il s'est bientôt mis à haleter.

Une rage noire m'a envahie, m'a fait oublier tout instinct de conservation.

À quatre pattes, j'ai filé récupérer le Beretta en essayant de ne pas me faire remarquer. J'en ai vérifié la sécurité, bénissant le ciel d'avoir pris de bonnes habitudes au stand de tir.

Rassurée, j'ai voulu prendre mon téléphone dans ma poche. Il n'était pas avec ma lampe.

Pas non plus dans l'autre poche.

L'aurais-je laissé tomber ? Oublié à la maison dans ma précipitation ?

La panique m'a presque fait suffoquer. J'étais livrée à moi-même, coupée du monde. Que faire ?

Une petite voix me recommandait la prudence. Reste cachée. Attends. Slidell sait où tu es.

— Crois pas que tu vas t'en sortir !

Des accents cruels, haineux.

Je me suis retournée d'un bloc.

L'homme relevait la fille en la tirant par les cheveux.

J'ai jailli du renforcement en brandissant le Beretta. Alerté par le bruit, l'homme s'est immobilisé. Je me suis arrêtée à cinq mètres de lui, à l'abri d'un pilier. Bien stable sur mes deux pieds, j'ai levé le canon.

— Lâche-la !

Le béton et la brique ont amplifié mon cri.

Le type a maintenu sa prise. Il me tournait le dos.

— Haut les mains !

Il a laissé tomber la fille et s'est redressé. Ses mains se sont lentement élevées à hauteur de ses oreilles.

— Retourne-toi.

Tandis qu'il obtempérait, un rai de lumière l'a éclairé l'espace d'une seconde, et j'ai pu distinguer ses traits.

S'apercevant qu'il était tenu en joue par une femme, l'homme a un peu baissé les bras. J'ai vivement reculé derrière le pilier, comprenant qu'il me voyait mieux que je ne le voyais moi-même.

— Elle a rien, la petite pute !

Tu vas crever aussi, espèce de salope.

— Menacer les gens par courriel, terroriser les petites filles sans défense, quel courage ! (D'une voix bien plus assurée que je ne l'étais en vérité.)

— Les dettes, ça se paye ! C'est la loi, tout le monde le sait.

— Tu peux oublier le remboursement des dettes, espèce d'enfant de chienne.

— Vraiment ? ! Et qui c'est qui le dit ?

— La douzaine de flics en route vers ici.

L'homme a levé une main en cornet près de son oreille.

— J'entends pas de sirènes.

— Écarte-toi de la fille.

Il a esquissé un pas sur le côté.

J'ai élevé le ton.

— Recule !

Son attitude arrogante me donnait envie de lui défoncer le crâne à coups de crosse.

— Sinon quoi ? Tu vas me descendre ?

— Exactement.

En serais-je seulement capable ? Je n'avais jamais tiré sur un être humain.

Où diable était passé Slidell ? L'effet conjugué de l'adrénaline et de tout le café ingurgité n'allait pas durer

éternellement. Quant à ce type, il allait vite comprendre que je bluffais.

La fille a gémi.

J'ai baissé les yeux.

Un quart de seconde qui m'a fait perdre l'avantage, et donné à ce salaud sa seule chance de garder la vie sauve.

Il a eu le malheur de faire un geste brusque.

Une nouvelle giclée d'adrénaline a inondé mes veines.

J'ai levé mon arme.

Il a fait un pas en avant.

Mon regard s'est focalisé sur le triangle blanc de son t-shirt.

Le coup est parti.

Écho assourdissant. Le recul de l'arme m'a projeté les mains en l'air, mais j'ai su tenir la position.

L'homme, lui, s'est écroulé.

Dans la pénombre blafarde, j'ai vu le triangle blanc virer au noir. Ou plutôt au rouge. Un rouge cramoisi qui s'étalait partout. Un coup parfait. Le Triangle de la Mort.

Tout autour le silence s'est fait. Brisé seulement par ma respiration saccadée.

Mes centres nerveux supérieurs et mon tronc cérébral se sont remis à l'unisson et j'ai pris conscience de mon acte. J'avais tué un homme.

Mes mains ont été prises de tremblement. La bile m'a rempli la gorge.

J'ai dégluti. Resserré les doigts autour du pistolet.

La fille gisait au sol, immobile. Je me suis précipitée vers elle et j'ai posé mes doigts tremblants sur sa gorge.

Une pulsion, oui. Faible mais régulière.

J'ai pivoté sur moi-même et intercepté le regard aveugle et maléfique de cet homme à jamais réduit au silence.

Subitement, l'épuisement et l'accablement se sont abattus sur moi, face à l'ignominie de ce que je venais d'accomplir.

Que faire maintenant ? Poursuivre mon action ? Mais, dans mon état, serais-je seulement capable de prendre les

bonnes décisions ? Et mon téléphone qui était resté à la maison !

Je me serais bien assise par terre, la tête entre les mains, pour laisser couler mes larmes.

À la place, j'ai inspiré profondément, à plusieurs reprises. Quelque peu apaisée, je me suis relevée. J'ai traversé des kilomètres d'obscurité jusqu'à l'escalier que j'ai grimpé, les jambes en caoutchouc.

En haut des marches, un couloir. Rien d'autre.

Je l'ai suivi jusqu'à une unique porte. Fermée.

Le pistolet serré dans ma main moite, j'en ai tourné la poignée.

Et là, vision d'horreur.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

La captivité, je connais. Pour avoir été retenue de force dans une cave, la chambre froide d'une morgue, une crypte sous terre. Et je connais la sensation qui va de pair, toujours la même : une terreur intense.

Toutefois, en matière de souffrance, ma situation présente surpassait tout ce que j'avais connu auparavant.

Le lieu de mon enfermement n'y était pour rien, car cette salle des jurés du tribunal du comté de Mecklenburg était tout à fait correcte, comparée à bien d'autres, avec sa connexion wifi, ses ordinateurs, ses tables, ses films et son popcorn.

J'aurais pu demander à être dispensée de cette corvée. Je ne l'avais pas fait. La Justice requérait mes services ? Je répondais présent. Brennan et son esprit civique ! Cela dit, je savais déjà que je ne ferais pas partie des jurés, en raison de ma profession.

Voilà pourquoi, au moment de planifier mon emploi du temps, je n'avais réservé qu'une heure, une heure et demie grand max, à cette audition. Histoire de ne pas avoir à courir le reste de la journée.

Courir, disais-je... Dans mon métier, les meilleures chaussures, ce sont les bottes de randonnée en Gore-Tex qui laissent le pied respirer. Ou encore celles en caoutchouc grâce auxquelles on ne risque pas de se retrouver le cul par terre inopinément.

En temps ordinaire, j'aurais aussi peu de chances d'acheter de sublimes talons hauts — je ne parle même pas d'en porter — que de tomber sur les restes d'un *Giganotosaurus* derrière le Bad Daddy's Burgers du coin de la rue. Mais c'était compter sans Harry, ma sœur du Texas, terre des cheveux longs et des talons aiguilles.

Quelques jours auparavant, elle avait quand même réussi à me convaincre d'acheter les Louboutin à talons de 8 cm que je portais aujourd'hui. Prenant la situation en main, comme elle sait le faire, elle m'avait déclaré :

— Tu auras l'air hyper pro. Et c'est donné : en solde à soixante pour cent !

Il fallait bien admettre que ce cuir doux comme du velours et ces finitions élégantissimes me chaussaient à ravir.

Quant à savoir si j'étais bien dedans... Tu parles ! Après trois heures passées à poireauter !

Lorsque l'huissier a fini par appeler notre groupe, c'est presque en chancelant que je suis entrée dans la salle d'audience et que j'ai pris place ensuite dans la tribune du jury, à l'appel de mon numéro.

— Veuillez décliner votre identité.

Chelsea Jett, le procureur. Pas dix minutes qu'elle était sortie de la faculté de droit, et elle avait déjà un tailleur à quatre cents dollars sur le dos, un précieux rang de perles autour du cou et des talons qui éclipaient les miens. Nouvellement nommée à ce poste, elle dissimulait son manque d'assurance sous une brusquerie inutile.

— Temperance Daessee Brennan.

Autant lui tendre le calumet de paix.

— Veuillez indiquer votre adresse.

Je me suis exécutée.

— C'est à Sharon Hall, ai-je ajouté, histoire de me montrer aimable.

Il s'agit d'un manoir du XIX^e siècle, en brique rouge, avec des colonnes blanches et des magnolias. Plus vieux

Sud que ça, tu meurs. Mon appartement est situé dans l'annexe de la remise aux calèches. Mais j'ai gardé toute cette description pour moi.

— Depuis combien de temps résidez-vous à Charlotte ?

— Depuis l'âge de huit ans.

— Quelqu'un d'autre habite-t-il avec vous à cette adresse ?

— Ma fille qui est majeure y a habité, mais plus maintenant.

J'avais au poignet le bracelet que Katy m'avait offert, une fine gourmette en argent portant l'inscription MA MÈRE EST COOL.

— État civil ?

— Séparée.

Plus compliqué que ça, mais je ne me suis pas étendue.

— Vous travaillez ?

— Oui.

— Déclinez l'identité de votre employeur.

— L'État de Caroline du Nord. (Restons simple.)

— L'emploi que vous occupez ?

— Anthropologue judiciaire.

— Quel est le niveau d'études requis pour exercer cette fonction ? (Ton sec.)

— Un doctorat. Et je possède une certification du Bureau américain d'anthropologie judiciaire.

— Donc vous effectuez des autopsies.

— Pas exactement, mais l'erreur est fréquente. En fait, ce sont les médecins légistes qui pratiquent les autopsies.

Jett s'est raidie.

Je lui ai adressé un grand sourire. Elle est restée de marbre.

— Les anthropologues judiciaires, comme moi-même, s'occupent des cas où l'état du corps ne permet pas l'autopsie, soit parce qu'il est réduit à l'état de squelette ou momifié, soit parce qu'il est démembré, calciné ou mutilé, soit parce qu'il est parvenu à un stade de décomposition trop avancé. Nous sommes consultés sur

quantités d'affaires qui, toutes, requièrent d'analyser des os. Par exemple, quand il s'agit de déterminer si nous sommes en présence de restes humains ou d'animaux.

— Et ça nécessite l'intervention d'un expert ? (Scepticisme latent.)

— Les os d'êtres humains et d'animaux sont parfois trompeusement similaires. (Je me suis représenté les ensembles momifiés qui m'attendaient au MCME.) Quand les restes sont réduits à l'état de fragments, il peut se révéler très difficile d'établir à qui ils appartiennent. À un seul individu ou à plusieurs, à un homme ou à un animal. Voire à un mélange des deux.

Vision mentale des paquets que j'aurais dû être en train d'analyser au lieu de perdre mon temps dans ce tribunal, les pieds gonflés comme ceux des noyés.

Jett a agité impatiemment sa main manucurée.

— Quand il s'agit de restes humains, je recherche les indices susceptibles d'apporter des renseignements sur l'individu : sur son âge, son sexe, sa race, sa taille, les maladies qu'il a contractées au cours de sa vie, les difformités ou les anomalies qui lui étaient propres. Bref, tout ce qui peut permettre d'établir son identité. J'analyse aussi les traumatismes qu'il a pu subir, en vue de déterminer les circonstances du décès. J'évalue le laps de temps écoulé depuis sa mort, en tenant compte du traitement dont le corps a pu faire l'objet *post mortem*.

Jett a levé un sourcil interrogateur.

— Décapitation, démembrement, enfouissement, immersion...

— Je pense que ça suffit.

Le regard de Jett s'est abaissé sur sa liste de questions. Longue, très longue, cette liste.

J'en ai profité pour jeter un coup d'œil discret à ma montre et aux malheureux qui attendaient encore de passer sur le grill. Si je portais un tailleur pantalon de lin grège et un col roulé en soie, c'est-à-dire une tenue qui me donnait l'air respectable que l'on est en droit

d'attendre d'un représentant du Bureau du médecin examinateur du comté de Mecklenburg, ce n'était pas le cas de mes compagnons d'incarcération.

Une jeune femme, la plus sympathique du groupe, était carrément bras nus, en débardeur à col roulé, jeans et sandales. Pas glamour pour un sou, mais sûrement bien plus à l'aise que moi dans ses chaussures. Mes hauts talons étaient un véritable instrument de torture. Impossible de seulement remuer les orteils.

M^{me} Jett a pris une profonde inspiration. Quelle idée avait-elle derrière la tête ? Je n'ai pas attendu qu'elle me renseigne.

— Je suis également liée par un contrat avec l'université de Charlotte où j'enseigne l'anthropologie judiciaire dans un séminaire de troisième cycle, et avec le Bureau du médecin examinateur en chef de l'État, à Chapel Hill et ici, à Charlotte. En plus de cela, j'effectue en tant qu'experte des consultations pour le Laboratoire des sciences judiciaires et de médecine légale à Montréal. (Traduire : je suis très occupée. Je travaille pour la police, le FBI, l'armée, les coroners et les médecins légistes. Inutile de retenir mon nom : vous savez très bien que l'avocat de la défense s'opposera à ma nomination en tant que juré dans ce procès.)

— Vous voulez dire que vous travaillez sur une base régulière dans deux pays ?

— Oui, et ce n'est pas aussi bizarre qu'il y paraît. Les anthropologues judiciaires consultent dans la plupart des juridictions. Comme je l'ai déjà dit, mes collègues et moi-même sommes appelés à la rescousse uniquement dans les cas où il n'y a pas assez de tissus musculaires et conjonctifs pour pratiquer une autopsie, ou quand les restes...

— Je vois...

Jett a parcouru du doigt l'interminable liste gribouillée sur son bloc-notes.

J'ai décripé, ou plutôt tenté de décriper, mes infortunées phalanges.

— Dans le cadre de votre travail pour le bureau du médecin examinateur, êtes-vous en contact avec des policiers ?

Pas trop tôt, merci !

— Oui. Souvent.

— Avec des avocats de l'accusation ou de la défense ?

— Les deux. Et mon ex-mari est avocat. (Ex, si on veut.)

— Connaissez-vous personnellement l'une des parties prenantes dans ce litige, l'inculpé ou quelqu'un de sa famille, un des policiers chargés de l'enquête, un avocat ou un juge ?

— Oui.

Et j'ai été dispensée.

En boitillant, j'ai filé hors de la salle d'audience. Refusant de prêter l'oreille aux protestations de mes orteils, j'ai traversé le hall et franchi les doubles portes en verre du palais de justice. Arrivée ce matin avec dix minutes de retard à cette audience programmée pour huit heures, j'avais sauté sur la première place libre dans le stationnement du tribunal. Résultat, j'étais garée à des kilomètres de l'entrée. Autant dire à mi-chemin du Kansas.

Vacillant sur mes talons hauts, j'ai traversé une voie de circulation, contourné une rangée de véhicules et fini par découvrir ma Mazda coincée entre un énorme 4×4, côté conducteur, et une voiture qui me laissait encore moins d'espace, côté passager. Les glandes sudoripares en mode hyperactif, j'ai réussi à introduire fesses et poitrine entre les poignées et les rétroviseurs. Adieu, ma ravissante tenue en lin beige. On aurait dit maintenant que j'avais fait des roulades dans une décharge.

Je venais d'entrouvrir la portière juste ce qu'il fallait pour me faufiler au volant quand un tintement a signalé la chute d'un objet à mes pieds. Une personne raisonnable, c'est-à-dire chaussée de souliers confortables, se serait arrêtée pour voir de quoi il s'agissait. Mais je n'avais qu'une idée en tête : fuir cet endroit au plus vite,

et je me concentrais sur la recherche à tâtons de mes clés de voiture, rangées dans la pochette intérieure de mon sac fermée par un zip.

À peine la clé dans le contact, je me suis penchée sur le côté pour retirer mes souliers. J'avais les pieds en feu.

On aurait cru que ma chaussure droite était greffée à ma chair. J'ai tiré plus fort. Mon pied a fini par exploser hors de sa gangue.

Manœuvre identique pour le pied gauche, avec force contorsions.

Calée contre mon dossier, j'ai repéré deux magnifiques ampoules sur mes orteils. Saletés de Louboutin, que je tenais encore dans ma main.

Ma main.

Mon poignet.

Mon poignet sans bracelet !

Katy.

Sentiment de panique aussi violent qu'un coup de poignard au cœur.

Du calme. Me ressaisir et me rappeler mes faits et gestes.

Ce bracelet, je l'avais sur moi dans la salle du jury. Et aussi à la barre.

Le tintement de tout à l'heure ! Un maillon avait dû se prendre dans quelque chose pendant que je me faufilais le long du 4×4.

Avec un juron bien senti, je me suis extraite de la voiture et, machinalement, en ai claqué la portière.

Le cerveau humain est comme un interrupteur qui se mettrait brusquement à fonctionner sur deux modes en même temps. Pile au moment où ma main, par réflexe, exécutait l'ordre de refermer la portière, une transmission neuronale à l'intérieur de mon cervelet m'apprenait, avant même que la serrure se soit enclenchée, que j'étais dans un sacré pétrin.

Shit.

Des yeux, j'ai fait un tour d'horizon des portières. Toutes fermées.

Ma main s'est levée vers mon épaule. Inutilement. Car mon sac reposait sur le siège passager.

Et les clés ?

Dans le contact.

Je suis restée un instant plantée sur place dans mon tailleur crasseux, le bas de mon pantalon frottant sur mes pieds nus, la sueur ruisselant de mes aisselles. Maigre consolation : j'avais atteint le maximum du pire. Rien de plus affreux ne pouvait m'arriver aujourd'hui.

Une musique est montée de la voiture : Andy Grammer chantant *Keep Your Head Up*. Garde la tête haute. Quelqu'un m'appelait sur mon iPhone. J'ai presque ri. Presque.

J'avais dit à Tim Larabee que je serais au labo avant midi. Je l'avais appelé du tribunal pour le prévenir que j'aurais une heure de retard. Il était deux heures à ma montre. Mon patron allait se demander ce qu'il en était de ces restes momifiés qui attendaient mon expertise au labo.

Mais peut-être que ce n'était pas Larabee.

Zut. Que faire maintenant ?

Existait-il un être sur terre à qui j'aie envie d'avouer que j'étais pieds nus dans un stationnement, enfermée à l'extérieur de ma voiture ? Réponse : non, personne.

Faut quand même garder la tête haute.

Très juste.

Autour de moi, un océan de bagnoles et pas une âme qui vive à l'horizon.

Briser la fenêtre ? Avec quoi ? Frustrée, je suis restée à fixer la vitre. Elle m'a répondu en me renvoyant l'image d'une femme en colère et mal coiffée. Brillant.

Brillant, en effet. Mon regard s'est concentré sur la vitre voisine qui ne s'emboîtait plus très bien dans le cadre. Une dent usée ou cassée dans le système de fermeture, d'après Jimmy, mon mécanicien. C'est dangereux, avait-il expliqué. L'espace est suffisant pour y introduire un fil de fer. Le temps que vous réalisiez qu'on vous a piqué votre voiture, le voleur sera déjà à mi-chemin de la Géorgie.

Vraiment, une Mazda vieille de dix ans ?

À quoi Jimmy avait rétorqué sur un ton solennel : les pièces détachées.

Un cintre, était-ce trop demander au ciel ? J'ai parcouru du regard les détritiques qui s'amoncelaient dans le caniveau, à la jonction du sol et du mur. Du gravier, du papier cellophane, des cannettes en aluminium. Rien pour ouvrir une portière.

J'ai marché le long du mur en faisant bien attention à l'endroit où je posais les pieds. En bon petit soldat, j'allais de l'avant sans m'inquiéter de mon pantalon qui traînait sur le béton dégueulasse ni de mes ampoules qui ressemblaient à des petits bouts de steak haché posés sur mes orteils.

Et pendant ce temps-là, au labo, mes restes momifiés se racornissaient de plus en plus. Avec tout le temps que j'allais perdre encore, je n'arriverais jamais là-bas avant la fin de l'après-midi. Et quand enfin je rentrerais à la maison ce soir, ce serait pour trouver un chat grognon et de vieux restes à réchauffer au micro-ondes.

Mais garde la tête...

Encore faudrait-il le pouvoir.

Deux mètres plus loin, quelque chose brillait au milieu des détritiques.

Portée par l'espoir, j'ai fait encore quelques pas.

Victoire ! Un bout de fil de fer d'une soixantaine de centimètres. Parfait pour bricoler un outil.

Retour à la Mazda en sautant d'un pied sur l'autre. Là, j'ai façonné une petite boucle à l'une des extrémités du fil de fer en vue de l'introduire dans la fente mentionnée par Jimmy.

Le nez collé au carreau, les deux mains serrées sur cette tige de fortune, j'ai essayé de passer la boucle autour du bouton de fermeture. Après cela, je n'aurais plus qu'à tirer en l'air d'un coup sec.

J'en étais à ma énième tentative quand un ordre a retenti dans mon dos.

— Éloignez-vous du véhicule !

Shit.

Je me suis retournée, le bout de fil de fer à la main.

À trois mètres de moi, un gardien en uniforme, les pieds fichés au sol, prêt à m'agripper par le devant de ma veste. Sur ses traits, excitation et nervosité.

Je lui ai décoché un sourire qui se voulait désarmant ou tout du moins apaisant.

Lui, le visage de marbre :

— Éloignez-vous du véhicule !

Dix-huit ans, les cheveux blonds et le teint rougeaud, écarlate même. Un cran en-dessous de mes ampoules.

Re-sourire charmeur de ma part. Le genre : « Quelle idiote je suis ! »

— Je me suis enfermée à l'extérieur de ma voiture.

— Présentez-moi une pièce d'identité et les papiers du véhicule.

— Mon sac est à l'intérieur. Les clés sont dans le contact.

— Éloignez-vous du véhicule !

— Dès que j'arrive à attraper le bouton de la portière, je vous montre...

— Éloignez-vous du véhicule !

Pas très varié, son répertoire.

J'ai obtenu le fil de fer toujours en main. Blondie m'a signifié de m'écarter davantage.

Les yeux au ciel, j'ai accru la distance. Et lâché le fil de fer. Toute intention de rester aimable m'a quittée.

— Ça va ! Je sors d'une sélection des jurés. C'est ma voiture. Mes papiers sont à l'intérieur. Je suis en retard à mon boulot. Je travaille au Bureau du médecin examinateur du comté.

Si j'espérais l'amadouer avec cette dernière référence, je me trompais lourdement.

Pour lui, j'étais une femme sale et pieds nus, peut-être dangereuse, qui essayait de voler une voiture avec un outil improvisé. Je pouvais le lire sur ses traits. J'ai lancé sèchement :

— Appelez le bureau du ME.

Le temps d'un battement de cil. Puis :

— Attendez ici.

Comme si j'allais m'enfuir, pieds nus et sans voiture !

Blondie est parti d'un pas précipité.

Appuyée contre la Mazda, je fulminais, tantôt faisant passer le poids de mon corps sur l'un ou l'autre de mes pieds amochés, tantôt vérifiant l'heure à ma montre, tantôt scrutant le sol des yeux à la recherche de mon bracelet. Puis j'ai entrepris de faire les cent pas dans le stationnement.

Enfin, un bruit de moteur.

Quelques secondes plus tard, une Ford Taurus blanche a émergé de la rampe.

Et moi qui croyais avoir eu mon quota d'horreur pour aujourd'hui !

Chapitre 2

Tout en roulant vers moi, Erskine Slidell, surnommé Skinny, a retiré ses Ray-Ban hallucinantes et baissé sa vitre pour mieux reluquer mes bas de pantalon dégueu, mes pieds en compote et mes cheveux hirsutes. La section Investigation des crimes et homicides de la police de Charlotte-Mecklenburg comporte deux douzaines de détectives au moins, pourtant je me retrouve toujours à faire équipe avec Skinny. Et c'est chaque fois une nouvelle mise à l'épreuve de ma capacité d'endurance.

Non que Slidell soit nul en la matière, loin de là. Le problème, c'est son côté années 70. Comprendre : les flics du genre Dirty Harry Callahan, Popeye Doyle ou le sergent Friday. Autrement dit : la vieille école à laquelle il revendique d'appartenir. Son leitmotiv, quand il interroge des témoins, c'est : « Tenez-vous-en aux faits, m'dame. » Inutile d'espérer un quelconque « s'il vous plaît ». Pas son genre, à Slidell.

Il y a quelques années, son coéquipier, Eddie Rinaldi, a été tué au cours d'une fusillade en pleine rue. Skinny n'y était pour rien, et personne ne l'a jamais blâmé pour la mort de son collègue... Mais lui ne se la pardonne pas. Au moment de lui attribuer un nouveau partenaire, les instances supérieures ont considéré comme judicieux d'élargir un peu ses horizons culturels. Et c'est ainsi que Slidell s'est vu affecter une femme, qui plus est hispanique et lesbienne : Theresa Madrid. À la surprise générale,

le couple s'est bien entendu. Récemment, Madrid et sa compagne ont adopté ensemble un bébé coréen. Comme Madrid est actuellement en congé de maternité, Slidell travaille temporairement en solo. Et il apprécie.

— Ouuu-iii ! a-t-il lâché avec sa balourdise habituelle.

— Détective...

— Quelqu'un à qui vous avez marché sur les pieds ?

Plus tard, je rirais peut-être de cette mésaventure, mais pas sur le coup. Je n'avais que trois solutions, aussi mauvaises les unes que les autres : discuter avec le crétin du stationnement ; faire du stop jusqu'à une cabine téléphonique et attendre l'arrivée des gars du dépannage automobile ; me taper Slidell.

C'est donc sur un ton plus que frisque que je lui ai demandé :

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— J'étais avec Doc Larabee quand on l'a appelé. Montez.

Il a ouvert la portière côté passager.

Je me suis installée sur le siège, non sans avoir empli mes poumons d'une grande goulée d'air frais.

— Dieu du ciel, doc ! J'ai pas souvenir d'avoir vu quelqu'un d'aussi mal en point depuis des années !

— Vous devriez sortir plus souvent.

— Qu'est-ce que vous avez encore... ?

— Lutte dans la boue. Arrêtez-vous là-bas. (Désignant le gros 4x4 un peu plus loin.)

— Ben dites donc ! Le gars d'en face, y doit pas être beau à voir.

— Je publierai une vidéo sur YouTube. (En agitant le doigt impatiemment.)

Slidell a roulé dans la direction indiquée.

— Stop ! ai-je déclaré en levant la main. Un peu plus loin, derrière ce 4x4.

— J'devine ce qui s'est passé. Un gars vous a remise à votre place pour avoir voulu survolter sa bagnole.

— Si j'en étais capable, vous ne m'auriez pas trouvée ici.

Je suis descendue de voiture. Les ampoules sur mes orteils ressemblaient à deux yeux rouges braqués sur moi.

Ce bracelet ne m'aurait pas été offert par Katy, j'aurais mis une croix dessus et je me serais tirée d'ici en vitesse. Et puis un jour, je lui aurais raconté l'affaire, et on en aurait bien ri. Qui sait ?

Je me suis faufilée entre ma voiture et le mammoth bleu, les yeux rivés au sol. Bingo ! Le bracelet gisait entre les deux rétroviseurs, à l'endroit le plus inaccessible.

Rentrant le ventre, je me suis glissée entre les poignées de portière et me suis laissée descendre jusqu'à me retrouver accroupie. Les épaules tournées au maximum, j'ai tendu le bras et réussi à attraper ma gourmette. Je me suis relevée en faisant attention à ne pas déclencher d'alarme et je suis retournée à la Taurus.

Slidell n'a pas fait de commentaires sur ma prestation. À l'évidence, j'avais franchi la ligne entre amusant et pitoyable.

Je suis remontée en voiture et j'ai claqué la portière.

— On va où ?

— Au MCME. (Tout en refermant le bracelet autour de mon poignet.)

— Je me ferais un plaisir de vous ramener au bercail.

— Les clés de la maison sont dans mon sac. Qui est dans la voiture.

— Un magasin de chaussures, peut-être... ?

— Inutile, merci. (Sèchement.)

— Pas de problème. De toute façon, j'y retourne aussi.

J'aurais pu lui demander pourquoi. Au lieu de ça, les yeux rivés sur la vitre, je me suis efforcée de faire abstraction des odeurs qui régnaient dans l'habitacle. Une prouesse olfactive, compte tenu de la passion de Slidell pour la friture et le sur-gras, les fonds de café parsemés d'îlots de moisissures, les espadrilles imbibées de sueur et les casquettes de baseball tachées de graisse. Sans parler des relents de cigarette et de l'odeur de Skinny lui-même.

Cela dit, côté arôme, je n'avais de leçon à donner à personne.

Arrivé en bas de la rampe, Slidell a pris la direction d'East Trade et tourné à gauche.

Plusieurs minutes de silence, puis :

— Qui c'est qui a exécuté Rex ?

Pas la moindre idée de ce qu'il racontait.

— Les toutous. Qui c'est qui les a fait crever ?

Super. Slidell était au courant des momies qui m'attendaient au labo. De quoi alimenter les rigolades à mon sujet.

— Qui c'est qui a zigouillé...

— On m'a demandé d'analyser ces quatre ensembles d'ossements pour savoir s'il s'agissait bien de restes non humains. Si c'est le cas, ils seront datés et authentifiés par des archéologues qui les enverront à... quelque part.

— Mais pourquoi qu'cette portée de chihuahuas morts...

— Les paquets ne proviennent pas du Mexique mais du Pérou.

— Ouais, bon. Enfin bref, comment ça se fait que ce soit le ME qui ait hérité de ces toutous ?

— Ils ont été saisis à l'aéroport. Un crétin qui croyait pouvoir les faire entrer clandestinement au pays. Importation illégale d'antiquités. C'est un crime, vous savez bien.

— Ouais.

On a encore roulé un moment en silence, Puis :

— Le vieux Dom Rockett s'est fait attraper par les Feds.

J'ai refréné ma curiosité, sachant que Slidell allait développer. Ça n'a pas tardé.

— Dom Rockett, le roi du kitsch provenant du monde entier.

— Du monde entier ? ai-je répété, incapable de me retenir.

— De l'Amérique du Sud, surtout. Nos *amigos*, là-bas, y z'ont assez de bric-à-brac pour fournir tout le monde.

Slidell et le commerce équitable...

— Des bracelets et des bagues de pacotille, des trucs à se mettre autour du cou. Des châles bariolés. Des machins à pendre au mur. Tout le bazar importé qui s'retrouve aux puces.

— Quel poète vous faites, détective.

— Y paraît, d'après l'ICE, que Rockett chercherait à se diversifier. Peut-être même à ouvrir une branche consacrée aux vraies antiquités, histoire d'élargir ses horizons.

L'ICE : les services des Douanes et de l'Immigration, auprès de la Sécurité intérieure, voilà ce à quoi Slidell faisait allusion.

— Des antiquités non répertoriées.

Je n'ai pas réagi.

— M'étonnerait pas. Ce gars-là, c'est de la vase de marécage.

— Vous le connaissez ?

— De réputation. D'un borbier à l'autre, on se croise.

Je n'ai pas cherché à décrypter ce que Slidell entendait par là.

— Vous pourriez mettre le climatiseur ?

— Z'aurez pas froid à vos petits pieds ?

Très pince-sans-rire.

Je lui ai retourné un regard signifant de ne pas me chercher. Réaction inutile, vu que ses Ray-Ban n'avaient pas dévié de la route.

Il a appuyé sur un bouton puis martelé le tableau de bord du plat de la main. Un voyant bleu s'est mis à clignoter et les bouches d'aération ont craché un air tiède.

— Si vous dites vrai, Rockett avait peut-être l'intention de vendre ces momies à un musée, ai-je dit. Ou à un collectionneur privé.

— L'ICE apprendra ce qu'il faut savoir. Ce con-là va plonger et entraîner avec lui son contact, quel qu'il soit !

Une fois passée l'I-77, West Trade piquait à l'ouest puis revenait à l'est. Comme Slidell abordait le tournant à grande vitesse, le bordel entassé sur le siège arrière a valsé sur le plancher — sacs en papier, boîtes de bouffe

en carton, etc. Des images de mangeaille hors d'âge se sont imposées à moi. Poulet grillé ? Barbecue ? Restes d'une bête crevée ramassée sur la route ?

Au bout d'un moment, la curiosité l'a emporté et j'ai fini par demander :

— Vous êtes sur quoi, avec Larabee ?

— Une victime de la circulation. Arrivée à la morgue ce matin. De sexe féminin. Sans papiers.

— Âge ?

— Assez vieille.

— C'est-à-dire ? (Sur un ton plus cinglant que je ne le voulais.)

— Entre quinze et dix-neuf ans. Une *chicano*, aussi sûr qu'un billet sorti de la banque.

— On ignore encore son nom, mais vous, par magie, vous savez déjà, et sans l'ombre d'un doute, que c'est une clandestine hispanique.

— Elle se balade sans clés ni papiers.

Tout comme moi, ai-je pensé en mon for intérieur.

Des secondes ont passé.

— On l'a trouvée où ?

— À l'angle de Rountree et d'Old Pineville, juste au sud de Woodlawn. Doc Larabee situe l'heure de la mort entre minuit et l'aube.

— Qu'est-ce qu'elle pouvait bien fiché là ?

— À votre avis ?

Old Pineville est un de ces endroits déjà déserts en plein jour, alors, imaginez au beau milieu de la nuit. Il y a bien deux trois commerces, mais pas de ceux qui attirent les ados.

— Des témoins ?

Slidell a secoué la tête.

— Je vais interroger le voisinage, dès que j'en aurai fini avec Doc Larabee. À mon avis, elle était au boulot.

— Vraiment ?

Slidell a haussé ses épaules épaisses.

— Une ado non identifiée et sur qui on ne sait encore rien. Mais pour vous, c'est déjà une sans-papiers qui fait

le trottoir. Bravo, vous êtes le détective le plus rapide du monde !

Il a marmonné dans sa barbe.

Je ne l'ai pas écouté. Depuis le temps, je connais le bonhomme.

Mes cellules grises me présentaient une série d'images : une fille toute jeune, seule dans la nuit, sur une route à deux voies. Des phares. L'impact d'un pare-chocs.

— ... Story ?

— Pardon ?

— John-Henry Story, vous vous rappelez ?

Son brusque changement de sujet m'a prise de court.

— Le type qui est mort dans l'incendie, en avril dernier ?

En effet. Six mois plus tôt, j'avais analysé des restes retrouvés dans les ruines d'un marché aux puces dévasté par une explosion. La victime était un Blanc, âgé de quarante-cinq à soixante ans. Son profil biologique correspondait à celui du propriétaire du lieu, un certain John-Henry Story. Qui, justement, avait dit à des connaissances qu'il se rendait là-bas. Après cela, plus personne n'avait eu de ses nouvelles. Des effets personnels avaient été retrouvés avec les ossements. Téléphone ? Portefeuille ? Montre ? Je ne me souvenais plus très bien.

Bien que l'identité de la victime n'ait été établie que sur la base de faits circonstanciels, le médecin examinateur avait décidé de clore l'affaire. Les enquêteurs avaient réalisé différents tests, mais la grange qui accueillait la brocante était si vieille et sa destruction si totale qu'il n'avait pas été possible de déterminer la cause exacte du sinistre.

Un homme d'affaires connu, mort dans l'incendie d'un bâtiment sans système d'alarme ni gicleurs : le décès de ce Story avait fait les manchettes. Pendant un temps, la presse s'était gargarisée du problème de sécurité publique que posaient les marchés non réglementés et les foires d'armes à feu, puis elle était passée à autre chose. Le calme revenu, la brocante Story avait rouvert ses portes ailleurs.

— Hi-yah ! a lâché Slidell pour signifier que nous étions rendus. (Expression qu'il affectionne et qui me rend folle.)

Des années durant, les bureaux du médecin examinateur du comté de Mecklenburg ont occupé, au coin de la Dixième Rue et de College Street, une espèce de boîte à chaussures en brique rouge qui avait précédemment accueilli la jardinerie Sears. Des années durant, les édiles de la ville avaient parlé de les transférer ailleurs, sans qu'il ne se produise jamais rien. Jusqu'à ce que, miraculeusement, le projet prenne son essor.

Pour huit millions de dollars, un bâtiment avait été édifié sur un terrain appartenant à l'État, dans une zone industrielle au nord-ouest de la ville. Quatre fois plus grand que nos anciens locaux. Ces bureaux tout neufs de 1700 m² étaient un modèle du genre : de la résine époxy au sol, du Corian sur les murs et de l'inox sur des kilomètres. Aujourd'hui, on peut pratiquer quatre autopsies en même temps au lieu de deux. Et ce nouvel édifice inclut deux salles spécialement équipées pour l'analyse des cas de décomposition ou de contamination potentielle.

Les cas qui puent. Ma spécialité.

Et ici on peut pratiquer les autopsies de A à Z, car, en plusieurs endroits, le bâtiment est surélevé d'un étage.

Pour couronner le tout, il est rigoureusement écolo. Système de récupération d'énergie sophistiqué. Conduits d'aération de 20 cm de diamètre, pas moins.

Malgré la taille des lieux, l'atmosphère est assez paisible. Bleu clair et terre de Sienne pour les bureaux et les salles ouvertes au public ; larges fenêtres protégées du soleil par des stores à lamelles orientables, ce qui permet d'obtenir à la fois un maximum de lumière et un minimum d'éblouissement.

En d'autres termes, des nouveaux locaux super.

Slidell a franchi la barrière de sécurité noire, contourné les mâts avec les drapeaux et s'est garé. Le moteur coupé, il s'est contorsionné pour me faire face et a passé le bras

par-dessus son dossier, m'expédiant une bouffée odorante droit dans les narines.

— John-Henry Story avait des entreprises un peu partout dans les comtés de Mecklenburg et de Gaston. Les garages Story. Les entrepôts Story.

Le stockage, c'est Story!

Le slogan a immédiatement surgi dans mon cerveau. Une campagne publicitaire agaçante, mais efficace.

— Un bistrot, John-Henry's Tavern. La liste est plus longue que la queue de mon chien.

— Vous avez un chien ?

— Vous voulez entendre ce que j'ai à dire, ou pas ?

— À quoi bon revenir sur le sujet ? La mort a été jugée accidentelle.

Me regardant fixement, Slidell a plongé d'un geste théâtral la main dans la poche intérieure de sa veste — une vieille fripe marron et moutarde portée sur une chemise orange tirant sur le melon. D'un geste agile, il en a extrait un Ziploc.

Des simagrées à vous faire lever les yeux au ciel !

Je me suis retenue et, gentiment, je me suis penchée sur la chose.

À la vue du contenu, je n'ai pu m'empêcher de hausser les sourcils. Surprise de taille.

Chapitre 3

Le sachet en plastique que Slidell agitant sous mon nez jetait des éclairs dans la lumière du soleil.

J'ai attendu qu'il s'explique.

— La victime avait un sac. Rose fluo, pas plus grand qu'un hamburger. Le genre avec bandoulière, comme en portent les putes.

— Je porte un sac à bandoulière, ai-je répliqué vertement, énervée par son ton sarcastique.

Et aussi par sa conclusion que cette fille tuée par un chauffard était forcément une prostituée.

— Rose bonbon et en forme de chat ? Comme dans ces stupides dessins animés ?

— Vous êtes sûr que c'était le sien ?

— Ouais, j'suis sûr que c'était le sien. Il était dans l'herbe, à trois mètres du corps. Et pas depuis longtemps. On travaille sur les empreintes.

— Et ça, c'était dedans ? ai-je demandé en désignant le contenu du sachet.

— Ouais, avec un tube de rouge à lèvres couleur pute.

— De l'argent ?

— Un billet de dix et deux de un. Plus quarante-six cents. En vrac. Comme de la monnaie rendue, qu'on fourre n'importe comment dans ses poches.

— Rien d'autre ?

— *Nada*... Juste ça. (Et d'agiter le sachet de plus belle : Slidell dans son numéro de magicien de Mecklenburg.)

Je le lui ai pris des mains pour examiner de plus près la carte en plastique jaune et marron rangée à l'intérieur, persuadée d'avoir mal déchiffré le nom en petites lettres noires gravé dessus.

Mais non.

— C'est quoi, ce truc ?

— Une carte d'accès au Club US Airways. Établie au nom de John-Henry Story. Date d'expiration : fin février de l'année prochaine. Je me suis dit que ça devrait vous intéresser.

— Elle avait sur elle une carte US Airways appartenant à John-Henry Story ?

Slidell a confirmé de la tête.

— Mais comment est-ce possible ?

— Question des plus pertinentes, doc. Comme celle-ci : Story a passé l'arme à gauche, y a six mois. Elle était où, sa carte de membre, dans l'intervalle ?

Non, ça ne tenait pas debout.

— Récapitulons : ce qu'on a ici, c'est un Story mort et enterré, et sa carte de membre qui tout à coup refait surface. J'ai vérifié, a ajouté Slidell : la dernière fois qu'il a mis les pieds dans le salon US Airways de l'aéroport, c'était six semaines avant l'incendie.

— Il allait où ?

— Je le saurai bientôt.

— Il était seul ?

— Non, avec quelqu'un.

— La fille ?

— Y z'enregistrent pas ce genre d'information.

Skinny a tiré un autre Ziploc de sa poche.

— Dans son sac, y avait aussi ce bout de papier.

Las clases de Inglés. Église catholique Saint-Vincent-de-Paul.

J'ai relevé les yeux sur Slidell. Il m'a rendu mon regard en haussant les épaules, me signifiant ainsi son incompréhension.

Au moment de quitter la voiture, je me suis penchée en avant pour récupérer mes affaires à mes pieds, mais

bien sûr il n'y avait rien. Je n'avais ni chaussures, ni sac, ni clés de voiture ou de chez moi, ni téléphone, ni argent, ni cartes de visite.

En d'autres temps, j'aurais pu appeler Katy et lui demander le double de mes clés qu'elle garde chez elle.

Katy. Oh mon Dieu!

— Bon, eh bien merci d'être venu me chercher. Je vous revau...

— ... revaudrez ça ? Vous inquiétez pas de ça pour l'instant.

Pour l'instant ? Génial.

Tenant mon bas de pantalon soulevé, je me suis dépêchée de franchir la porte d'entrée. Cette marche pieds nus sur ce sol en béton lissé était bien la première chose un peu agréable qui m'arrivait depuis ce matin. J'ai marqué un arrêt pour soulager mes orteils endoloris.

Je serais bientôt plus ou moins présentable dans ma tenue de chirurgien et chaussée des espadrilles confortables que je gardais dans mon bureau.

De toute façon, pas plus mes collègues que Slidell n'étaient du genre à se choquer en me voyant dans cet état. Plutôt du genre à en faire des gorges chaudes. Enfin... je leur avais déjà offert des spectacles bien pires, parfois même accompagnés d'odeurs pestilentielles...

Sauf M^{me} Flowers, mais elle ne dirait rien. Elle m'exprimerait sa désapprobation en rétrécissant les paupières et en repositionnant des choses sur son bureau impeccablement rangé. C'est tout.

Je lui ai fait un signe de tête à travers le carreau. Elle a déclenché l'ouverture de la porte et, d'un frémissement du doigt, m'a signifié de venir la trouver.

Bien qu'elle ait un prénom, Eunice, si je ne me trompe, tout le monde l'appelle M^{me} Flowers. Ce nom lui va si bien que je me suis parfois demandé ce qu'il en aurait été si elle avait épousé un Smith ou un Gaspard. En effet, elle a tout d'une pivoine, les rondeurs et le teint de porcelaine. Teint dont elle doit prendre soin depuis sa plus tendre enfance, et qui a

pour caractéristique de virer au violet en présence du sexe opposé.

Enfin... timide pivoine ou non, M^{me} Flowers est une femme motivée qui n'a pas son pareil pour garder à portée de main les documents dont vous avez besoin, pour taper, vérifier et distribuer les rapports quasiment dans l'instant, et tout cela sans cesser de répondre au téléphone et d'effectuer un tri hautement sélectif parmi les visiteurs qui se présentent à l'entrée. Compte tenu du nombre que nous sommes à travailler ici — trois pathologistes permanents, une tripotée de chercheurs et de consultants temporaires comme moi-même —, c'est vraiment une aubaine de l'avoir dans l'équipe.

— Mon Dieu ! s'est-elle écriée, et sa main est retombée sur sa blouse en soie.

— C'est une longue histoire, ai-je répondu.

Manière de dire : pas un mot sur le sujet.

Un de ses sourcils soigneusement épilés s'est haussé légèrement, mais elle n'a pas insisté.

— Le D^r Larabee souhaite vous voir. (Un accent du Sud à couper au couteau.) Il est dans la grande salle d'autopsie.

— Merci.

Deux petits couloirs, baptisés biovestibules par ceux qui les ont imaginés, relient les secteurs administratif et public du bâtiment à la zone réservée aux autopsies. J'ai parcouru le premier et me suis arrêtée brièvement devant le tableau des affaires en cours.

Quatre nouveaux cas. Un accident de la route impliquant un seul véhicule sur North Davidson, près d'Optimist Park. Le conducteur, âgé, était mort à son arrivée au Carolinas Medical Center. Une fille de seize ans retrouvée dans Shamrock Drive à côté d'une benne à ordures, le crâne éclaté par un coup de feu. Les fameux restes momifiés en provenance du Pérou qui attendaient mon bon vouloir. Et l'adolescente d'Old Pineville Road, écrasée par le chauffard qui avait pris la fuite.

L'inconnue de Slidell.

J'ai filé aux toilettes m'arranger les cheveux et nettoyer au mieux mon visage. De là, je suis passée au vestiaire pour revêtir ma tenue de chirurgien. Dernier arrêt dans mon bureau pour soigner mes ampoules — antiseptique et diachylons — et chausser mes Nike de rechange, rangées sous mon porte-manteau. Dix minutes après mon arrivée, j'étais prête à me mettre à l'ouvrage.

Au moment où je suis entrée dans la grande salle d'autopsie, Tim Larabee se tenait debout à côté d'une des deux tables en inox. Il n'était pas en train de découper des restes, de les peser, de les examiner ou d'enregistrer ses observations, non. On aurait plutôt dit qu'il cherchait à les dissimuler aux regards extérieurs. Au mien ? À celui de Slidell ? À ceux de tous les gens qui allaient faire subir des tests à la victime, la photographe, l'analyser, la disséquer ?

Drôle de pensée. Mais pas vraiment sans fondement.

Car c'était bien un processus rigoureusement dénué d'émotion qui venait de commencer, et j'allais y prendre une part active.

Des radios étaient accrochées aux négatoscopes fixés sur tout un pan de mur. Radios du crâne et du corps entier.

Une paire de bottes était posée sur un comptoir. En vinyle jaune, avec des talons hauts et des fleurs bleues et rouges brodées sur les côtés. Les semelles pleines de boue. Bon marché.

Une petite taille. Des 5, peut-être. Des pieds d'enfant dans des bottes de grande fille.

Les vêtements étaient suspendus à un séchoir. Chemisier rouge, mini-jupe en jeans, soutien-gorge en coton blanc, culotte en coton blanc à pois bleu clair.

Slidell se tenait près de la porte, les pieds écartés, les mains jointes en V devant ses parties génitales. L'air pas du tout intéressé par la situation.

Sa vue a suffi à raviver mon irritation. Je me suis forcée à faire le vide en moi et à me brancher en mode scientifique.

Règle n° 1 : court-circuiter son esprit. Ne s'autoriser aucune idée préconçue, aucune crainte, aucun espoir en matière de résultat. Observer, peser, mesurer, et tout enregistrer.

Règle n° 2 : bloquer ses émotions. Remettre à plus tard sa tristesse, sa pitié, son indignation. La colère ou la douleur peuvent créer de la confusion et induire en erreur. Et les erreurs n'aident en rien la victime.

Néanmoins.

Tout en regardant le petit visage meurtri et déformé, je me suis représenté cette jeune fille vivante, retenant par sa sangle le minou rose tout léger qui lui servait de sac et glissait sans cesse de son épaule.

Le tronçon de route sombre.

Son cœur battant dans sa poitrine.

Les phares.

La culotte en coton, blanche avec des petits pois bleu. Katy en avait eu des pareilles tout au long de ses années d'école. C'était ses préférées.

— Slidell t'a mise au courant ?

La question de Larabee m'a brusquement ramenée au temps présent.

— Écrasée par un chauffard, pas encore identifiée.

— Viens voir, a-t-il dit en se dirigeant vers les radios.

Il avait les traits tirés et le visage amaigri, même pour lui qui est un obsédé du marathon, sans un gramme de graisse et avec des creux à la place des joues plus profonds que les abysses océanes.

Je l'ai rejoint. Il a sorti un stylo-laser de sa poche de sarrau et l'a pointé sur un détail situé à peu près au milieu de la tige axiale de la clavicule gauche.

Puis plus bas, sur les troisième et quatrième côtes.

Sur la radio suivante, il a promené le faisceau le long du bras, sur l'humérus, le radius et le cubitus, et enfin sur la main.

— Oui, ai-je dit, en réponse à la question qu'il n'avait pas formulée.

Il est passé au troisième cliché, une vue latérale du bassin. J'ai suivi.

Il n'a pas eu besoin de me désigner quoi que ce soit. J'ai tout de suite répété mon «oui».

Images suivantes : le crâne, radiographié de face, de dos et de profil.

Des doigts glacés ont commencé à me tordre les entailles.

Je suis retournée auprès du corps sans prononcer un mot.

La jeune fille était allongée sur le dos. Larabee n'avait pas encore pratiqué l'incision en Y. Sans ses nombreuses ecchymoses, éraflures et fractures, on aurait pu la croire endormie. Ses longs cheveux blonds lui faisaient comme une auréole. Une mèche était retenue au sommet de sa tête à l'aide d'une barrette en plastique représentant un chat. Rose. Les mignonnes petites filles les adorent.

Concentre-toi.

J'ai enfilé des gants et entrepris d'examiner les chairs tuméfiées. D'une pâleur fantomatique. Froides au toucher. J'ai palpé le bras, l'épaule, la main, l'abdomen, cherchant à évaluer les traumatismes sous-jacents correspondant aux taches noires et blanches révélées par les rayons X, et qui ne laissaient aucune place au doute.

— On la retourne ?

Dans le silence, ma voix a produit l'effet d'une explosion.

Larabee est venu se placer à côté de moi. Ensemble, nous avons ramené les bras minces de la jeune fille contre son corps et l'avons fait rouler en la prenant par les épaules et les hanches.

J'ai suivi des yeux le tracé délicat de sa colonne vertébrale jusqu'à ses petites fesses. Me suis arrêtée sur les traces de pneus imprimées dans la chair de ses cuisses douloureusement minces.

L'étreinte dans mon ventre s'est resserrée.

— C'est quoi, ça ?

J'ai montré du doigt une tache plus claire sur l'épaule droite de la jeune fille.

En fait, une série de pointillés sur une longueur d'une douzaine de centimètres.

— Un hématome, a déclaré Larabee.

— On dirait un motif qui se répète. Tu as une idée de ce qui aurait pu le causer ?

Larabee a secoué la tête.

Je me suis tournée vers Slidell. Il m'a rendu mon regard interrogateur sans faire de commentaire.

— Je peux voir les photos des lieux ? ai-je demandé sur un ton agacé tout en retirant mes gants.

Larabee est allé prendre un paquet d'instantanés sur le comptoir. Une image après l'autre, j'ai pu me faire une idée de l'endroit désolé où la jeune fille avait vécu ses derniers instants.

Les photos racontaient toutes la même histoire.

Et ce n'était pas celle d'un accident.

Chapitre 4

— Un meurtre ? s'est exclamé Slidell, et sa voix s'est répercutée sur le mobilier, tout de verre et d'inox.

— Légalement, ça suppose l'intention de donner la mort, a précisé Larabee.

— On s'en fout des définitions légales. Ce qui compte, c'est qu'un salaud a tué cette enfant, ai-je répliqué, le doigt pointé sur le corps mutilé.

— Mais de quoi diable vous parlez ? ! a repris Slidell en nous fixant l'un et l'autre d'un air ahuri.

D'un geste, je lui ai signifié de s'approcher de la radio du bras gauche de la victime. Larabee, venu nous rejoindre, m'a tendu son pointeur. J'ai désigné la tige axiale de l'humérus, dix centimètres en dessous de l'articulation de l'épaule.

— Vous voyez cette ligne sombre ?

— OK, elle a le bras cassé. Mais ça prouve pas que cette petite s'est fait cogner, a rétorqué Slidell, les yeux rivés sur le cliché, et son expression s'est faite encore plus dubitative.

— En effet, détective, ce n'est pas une preuve suffisante. Mais regardez les phalanges médianes et distales.

— Hé, pas la peine de me noyer sous votre jargon, doc !

— Les os des doigts.

Je me suis plantée devant le cliché suivant. Le nez vissé dessus, Slidell a examiné les parties que j'éclairais de mon stylo.

— Les phalanges du milieu devraient ressembler à des petits tubes. Celles du bout des doigts, les distales, à de minuscules pointes de flèches.

— Alors qu'on dirait des copeaux de bois.

— Exactement. Ces os ont été écrasés.

Slidell a émis un bruit de gorge que je me suis abstenue d'interpréter.

Faisant abstraction des blessures cutanées, je suis passée directement à la radio du crâne. Mieux valait laisser à Larabee les explications concernant les tissus mous.

— Il n'y a pas de fracture, mais regardez la mandibule. En particulier la protubérance dite « mentale ».

Slidell a pris une grande goulée d'air et l'a expulsée bruyamment. J'ai compris et traduit en langage clair :

— Le menton, si vous préférez.

— Pourquoi vous dites « mentale » alors, parce que le cerveau, il est bien plus loin au-dessus ?

— Parce que certaines personnes réfléchissent avec leur bouche.

Larabee a souri — enfin presque. Côté Skinny, en revanche, la blague n'a pas fait long feu.

— Très bien, a-t-il lâché, pas du tout convaincu. Un menton de cassé, un bras cassé, des doigts écrasés... Et tout ça pris ensemble, pour vous, ça donne un meurtre ?

— Les marques de pneus sur les cuisses indiquent que la mort a été causée par un véhicule. Mais ce n'est pas vraiment un accident de la circulation. La victime n'était pas debout sur le bas-côté de la route en train de faire du stop ou d'attendre un copain qui devait la ramener chez elle. Elle a été renversée volontairement.

Larabee, qui était déjà parvenu à cette conclusion, a confirmé mes dires d'un signe de tête.

J'ai poursuivi à l'intention de Slidell, toujours plongé dans l'examen de la radio.

— Imaginez la scène. Elle marche. Peut-être même qu'elle court. Une voiture lui arrive dessus par derrière. Peut-être qu'elle essaie de s'enfuir, mais pas forcément. Quoi qu'il en soit, la voiture lui rentre dans l'arrière des jambes.

Slidell gardait le silence. Larabee continuait d'approuver de la tête.

— Elle tombe au sol, durement, les bras tendus en avant. Son menton heurte la chaussée. Elle est déjà sous le châssis du véhicule. Les pneus gauches roulent sur sa main gauche, lui écrasent les doigts...

— Z'êtes sûre de ça ?

Je me suis tournée vers Larabee. Il a pris la relève.

— Généralement, un piéton renversé par une voiture est plaqué contre le pare-brise ou projeté sur le côté. Il a des blessures à la tête, en haut du thorax ou aux jambes. Ici, la victime ne présente pas de traumatisme crânien ou thoracique qui corresponde à un impact avec un pare-brise ou à une décélération rapide dirigée vers la droite ou vers la gauche.

Comme Slidell n'avait toujours pas l'air convaincu, je suis allée prendre les photos de la scène du crime. J'en ai sélectionné deux dans le paquet et les lui ai tendues.

Il les a étudiées l'une après l'autre et a expiré lentement et avec bruit. Par le nez.

— Pas de trace de dérapage sur la chaussée.

— Exactement. Parce que le conducteur n'a jamais appuyé sur le frein.

— Enfant de chienne !

— Tu estimes le TEM entre sept et dix heures ? ai-je demandé à Larabee.

Par cette abréviation, j'entendais le « temps écoulé depuis la mort ».

— Oui, avec un peu de marge. Le corps est arrivé ce matin, peu après neuf heures. Et hier, pendant la nuit, il faisait seulement neuf degrés. Les lividités sont encore non fixées, le blanchiment se poursuit. La *rigor mortis*...

— Eh, un instant, doc, a lancé Slidell tout en extrayant de sa poche stylo-bille et carnet à spirale.

Larabee a désigné le corps.

— Vous voyez ces marbrures violacées sur le ventre, le haut des cuisses, l'intérieur des bras et le côté droit du visage ?

Slidell a brièvement relevé les yeux et s'est remis à écrire.

— On appelle ça des lividités. Elles apparaissent dès que le cœur cesse de battre, et sont dues à la gravité. Le sang s'accumule dans les parties du corps qui se trouvent en bas. Si j'appuie sur ces colorations avec mon doigt, elles s'estompent et laissent place à une zone plus pâle.

Slidell a esquissé une moue réprobatrice.

— Une tache blanche, a repris Larabee pour simplifier. Après un laps de temps d'une dizaine d'heures, les globules rouges et les capillaires sont suffisamment décomposés pour qu'on ne constate plus de blanchiment à la pression digitale.

— Et la «*rigor mortis*», c'est quand le cadavre est devenu complètement raide ?

Larabee a acquiescé.

— Quand ce corps est arrivé chez nous, les petits muscles étaient déjà totalement rigidifiés, mais pas les grands. Les mâchoires ne s'ouvraient plus, mais on pouvait encore ployer les coudes et les genoux.

— Autrement dit, a conclu Slidell, quand elle est arrivée à la morgue, elle était morte depuis plus de sept heures mais moins de dix. Ce qui place le décès entre... onze heures du soir et deux heures du matin, a-t-il ajouté après un bon moment de calcul mental.

— Oui, enfin, ce n'est pas tout à fait aussi précis que cela, a objecté Larabee.

— Et le contenu de l'estomac ? Quand vous l'aurez ouverte, je veux dire.

— Quatre-vingt-dix-huit pour cent de la nourriture est évacué de l'estomac de six à huit heures après l'ingestion. Avec un peu de chance, je retrouverai peut-être

des fragments de grains de maïs ou de peau de tomate dans un repli de la muqueuse gastrique. Je vous le ferai savoir.

— Et l'humeur vitrée ? ai-je demandé à mon tour, parlant de la substance gélatineuse contenue dans l'œil. Je suppose que tu vas réclamer un dosage du potassium ?

— J'en ai prélevé un échantillon, mais je crains que ça ne permette guère de réduire la fourchette.

— Où se trouvait-elle par rapport à la ligne de train ? ai-je demandé à Slidell.

— De l'autre côté des rails.

— À quelle fréquence passent les trains, à cette heure-là ?

— Le dernier passe vers une heure du matin, celui d'après pas avant cinq heures.

— Est-ce qu'on a retrouvé des résidus métalliques sur elle, sur sa peau, ses cheveux ou ses vêtements ? De l'huile ou d'autres dépôts ?

Larabee a secoué la tête.

— C'est peu probable que des résidus se soient propagés aussi loin par voie aérienne, mais je vais vérifier. Tu as une idée précise en tête ?

— Je me dis que la présence ou l'absence de résidus provenant du train permettrait peut-être de réduire l'estimation du délai *post mortem*.

— On peut toujours essayer, a répondu Larabee avec un geste dubitatif, les mains tendues devant lui, paumes tournées vers le haut.

J'ai demandé à Slidell qui avait découvert le corps.

— Une institutrice, un peu après sept heures. En allant à l'école. En voyant un truc qui ressemblait à un mannequin abandonné sur le bas-côté, elle a eu l'idée de s'en servir en classe et elle s'est arrêtée. Elle a pris le temps de vomir ses corn-flakes avant d'appeler le 911.

J'ai examiné les photos de la scène de crime en commençant par les plans d'ensemble.

Premier cliché : une route déserte pas bien différente de celle que j'avais imaginée, avec la ligne de train léger

sur la droite. Dans cette lumière de petit jour, les voies surélevées projetaient de longues ombres sur le remblai, le bas-côté de la route et la chaussée en dessous.

À gauche, un petit bâtiment en stuc à peut-être quatre-vingt mètres de distance des rubans jaunes qui délimitaient un triangle autour du corps. Devant, une étendue de gravier.

— C'est quoi ?

— Un magasin d'articles de fête. Fermé depuis des mois.

— Et ça ? ai-je demandé en montrant une sorte d'annexe sans fenêtre.

— Une espèce de remise.

La série suivante représentait le corps et son environnement immédiat. Deux routes : Rountree, qui allait d'est en ouest, et Old Pineville, qui allait du nord au sud.

Sur celle-ci, une botte en vinyle jaune.

Sur le côté droit de la chaussée, une bande d'herbe et de broussailles de plus en plus touffues jusqu'à la tranchée en contrebas où s'élevait le muret soutenant la plate-forme du train léger.

Côté Rountree Road, un bas-côté recouvert de gravier où l'on pouvait voir parmi un tas irrégulier de terre et de cailloux des objets qui ressemblaient à un verre de carton froissé et à une canette de bière. Il y avait aussi de petites taches blanches au milieu des mauvaises herbes. Des détritux ?

— Vous croyez qu'on pourrait trouver un indice dans ces déchets ? Des empreintes sur le verre ou sur la canette ?

Slidell s'est léché le pouce, a tourné plusieurs pages et s'est mis à écrire.

Dans la série de photos suivantes, le corps de la jeune fille était en partie recouvert par une couverture de laine rouge. On apercevait à gauche un coin de sa jupe. Sa jambe, tordue vers l'extérieur, formait un angle impossible à hauteur de la hanche. À côté du corps, l'autre botte qui ne chaussait plus le pied.

Le monticule sous la couverture paraissait d'une petitesse pitoyable. En regardant bien les creux et les bosses, on comprenait que l'autre jambe, allongée, avait le pied retourné vers la tête. L'un des bras était probablement tendu, l'autre dans une position difficile à deviner.

J'ai pris une profonde inspiration, espérant refouler au plus profond de moi la tristesse et la colère qui m'étreignaient.

— Qui l'a recouverte ? ai-je demandé, sachant que ce ne pouvait être les techniciens de scène de crime, car ils n'auraient jamais pris le risque d'effacer des indices ou de transférer sur le corps des éléments n'ayant rien à voir avec la situation, telles que des fibres ou d'autres choses encore.

Slidell est revenu quelques pages en arrière.

— Lydia Dreos.

— L'enseignante ?

— Ouais, j'avais oublié cette partie de l'histoire. Elle avait la couverture dans son coffre.

Sur les photos suivantes, la couverture roulée dans un sac en plastique à côté du corps. Puis le corps, d'une blancheur fantomatique sur ce fond de gravier taché d'huile, de bitume et de végétation clairsemée.

Une pensée m'est brusquement venue à l'esprit.

— Elle n'avait pas de veste ?

J'ai senti, plus que je ne l'ai vu, Slidell secouer la tête.

— Pourtant il faisait à peine neuf degrés.

Personne n'a réagi.

Ont suivi des gros plans du visage meurtri, des mains écrasées, des pathétiques petites bottes.

— L'emplacement des ecchymoses sur ses jambes devrait nous permettre d'évaluer la hauteur du pare-chocs par rapport au sol. Ce qui devrait nous aider à déduire le type de véhicule utilisé, a déclaré Larabee.

— On a relevé des traces de peinture sur elle ? ai-je demandé.

— Aucune, a répondu Larabee. Mais il y a des taches sur le sac. Noires. Elles proviennent peut-être du véhicule. Je vais les faire analyser.

— Des égratignures sur le dos causées par le châsis ?

— Non.

— Tu as mesuré l'épaisseur antéropostérieure du corps ? Ça nous fournirait une indication sur la hauteur du véhicule.

— Au niveau du bassin, dix-neuf centimètres virgule un. Mesure prise, la jeune fille étant à plat ventre.

— Ce qui devait être sa position, à en juger par ses blessures au menton et aux doigts.

— Combien ça fait, en pouces ? est intervenu Slidell.

— Sept et demi.

— Y a pas un truc monté sur roues qui soit aussi bas que ça. Sauf peut-être un skateboard.

— Quelque chose de particulier sur les blessures aux cuisses ?

— Elles font cinq centimètres de haut, a répondu Larabee, mais ne présentent pas de dessin spécifique.

— On cherche donc une bagnole sans calandre.

Bravo, Skinny !

Ses gribouillis achevés, Slidell s'est mis à tapoter sur sa page du bout de son stylo-bille.

— Bon, que je résume : la fille est en train de courir...

— Ou de marcher, a coupé Larabee par souci de précision.

— Le pare-chocs lui rentre dedans au niveau des cuisses. Elle tombe. Son menton heurte la chaussée. Ses bras s'écartent. Et la voiture lui écrase les doigts en lui roulant dessus.

Je voyais la scène comme si j'y étais. Une silhouette prise dans le faisceau de phares qui se rapprochent. La fille, les poumons en feu, le cœur battant follement et la peau luisante de sueur alors qu'elle a la chair de poule. Dans ses bottes à talons hauts, elle titube...

— Cause de la mort, à votre avis ?

— Je n'ai pas repéré de fracture du crâne, mais les radios montrent un traumatisme dévastateur. L'autopsie révélera sûrement des hématomes dans les espaces méningés,

sous-galéal et intracérébral, accompagnés d'un œdème massif dans la région pariéto-occipitale.

Slidell a braqué un regard vitreux sur Larabee, qui a traduit :

— Un coup sur la tête a fait couler du sang dans son cerveau.

Slidell a réfléchi un moment. Puis :

— La petite est heurtée par derrière et tombe à plat ventre, le cerveau salement amoché. Comment ça se fait qu'elle se retrouve si loin de la chaussée ?

— La violence du choc, peut-être.

— Ou quoi encore ? a insisté Skinny, intrigué par le ton de Larabee.

— Un hématome ne provoque pas toujours une mort instantanée.

— Vous voulez dire qu'elle a pu se traîner toute seule loin de la route ?

Larabee a acquiescé d'un air triste.

— Si le salaud s'était arrêté, la petite aurait survécu ?

— Une intervention médicale aurait pu lui sauver la vie. Je dis bien : aurait pu. Pas qu'elle lui aurait forcément sauvé la vie.

Qu'il y ait eu ou non intention de donner la mort, pour moi c'était un meurtre. Inutile de le répéter.

Pour être régulièrement confrontée à des morts violentes, je sais de quoi l'homme est capable en matière de cruauté, de stupidité et de sécheresse de cœur. Pourtant une même question me revient chaque fois : mais comment est-ce possible ?

Comment un chauffard peut-il renverser une enfant et la laisser mourir ? À moins de le faire exprès.

Suivie des yeux par mes compagnons, je suis allée prendre la jupe sur le séchoir et j'ai demandé à Slidell de la faire analyser.

— Pour y chercher quoi ?

— De la peinture.

— Y a des chances d'en trouver ?

— Cherchez de l'ADN, du persil, une preuve de vie sur Mars, merde ! Faites-la analyser, un point, c'est tout !

Nombreux sont les hommes à éprouver de la gêne quand une femme exprime une forte émotion devant eux. La plupart maîtrisent à ravir l'art de ne pas réagir. Regard ailleurs. Mouvement d'un pied sur l'autre. Petite toux inutile.

Slidell y est allé de sa méthode préférée : le coup d'œil à sa montre.

Larabee, lui, s'est approché de la table d'autopsie et a retourné la jeune fille sur le dos sans l'aide de personne.

— Excusez-moi. Je n'aurais pas dû.

J'étais vraiment désolée.

— Je suis sûr que tu as remarqué ça, a lancé Larabee pendant que j'allais raccrocher la jupe. (Comme si je n'avais jamais pété les plombs.)

Je suis revenue vers lui. Slidell s'est avancé aussi.

Larabee a soulevé l'un des bras de la fille et l'a retourné.

Sur la face intérieure, de vilaines zébrures serpentaient sur les chairs à hauteur du coude.

— Voilà qui nous fait un mobile.

Slidell était si proche de moi que je sentais l'odeur de sa transpiration et de ses cheveux gras.

— Probable que la petite a foutu son dealer en rogne, et ce salaud lui a payé un aller simple pour le paradis.

— Et ce n'est pas tout, a déclaré Larabee sur un ton paisible.